Refaire le passé

Si c'était à refaire ! Si j'avais eu la capacité et l'opportunité, j'aurais voulu être médecin. Pas pour épater la galerie ou recevoir le Prix Nobel. Mais pour avoir la science et le savoir-faire pour guérir au quotidien. Combien de fois, dans mes pérégrinations en terre africaine, j'aurais voulu prodiguer des soins, soulager la souffrance physique, guérir des maladies faciles à éradiquer chez nous. Je me souviens d'une fois où j'aurais voulu être médecin plus que tout au monde.

Dans le village où j'habitais, des migrants étaient venus s'installer. À l'ombre d'un mur de pisé, une mère épuisée enlaçait une enfant mal nourrie. Les membres émaciés et le ventre distendu, la fillette agonisait en silence. Dans l'indifférence des locaux. « Que faisait l'infirmier du village », me suis-je demandé ? « Qu'est-ce que je pourrais faire ? » L'impuissance me figeait là, le peu que j'aurais su faire, paralysé.

Une vie, c'est tellement complexe, un enfant malade, ça demande des connaissances, des médicaments, une méthode qui m'était inconnue. En plus, j'étais moi-même en état de survie dans ce milieu si différent du mien. Où tous les gestes qui m'étaient familiers ne trouvaient pas place dans cet univers. Où le danger me guettait à tout moment. Aussi bien les périls physiques de l'eau et de la nourriture, que les risques de gestes déplacés, incompris, empreints de préjugés. Que j'aurais voulu à ce moment-là apporter quelques soulagements ! Un « docteur », ça sait quoi faire, ça agit, c'est efficace, ça soigne.

Encore aujourd'hui, mon amie africaine et son marri sont malades. À travers les pleurs que je vois sur l'écran de mon Messager, je découvre toute la détresse qui tisse les jours de cette famille, ma famille africaine. Et moi, que puis-je faire? Si j'étais « docteur », je saurais quoi faire, comment réagir, quoi conseiller. Mais non ! Je rassure avec des mots et je comble quelques besoins à coup de soutien financier. Est-ce assez ? Est-ce que ça change quelque chose ? Des questions, toujours les mêmes questions.

© Paule Simard

J’ai dédié ma vie à l’aspect communautaire du développement, ma rationalité étant que la communauté pouvait soutenir les individus. Qu’elle pouvait fournir les ressources et combler les besoins de chacun. J’y crois encore, mais quand la communauté ne fait pas son travail, que le minimum manque, je voudrais pouvoir guérir les corps, les ramener aptes à la vie quotidienne. Qu’ils puissent s’occuper d’eux-mêmes, se prendre en charge, se procurer de quoi vivre décemment.

Je sais ce souhait d’être médecin bien naïf, bien illusoire. Mais cette volonté de pouvoir régler les bobos s’impose encore à moi. Me dévore parfois. Je me sens tellement impuissante. Est-ce que « l’amour crisse », c’est suffisant ?